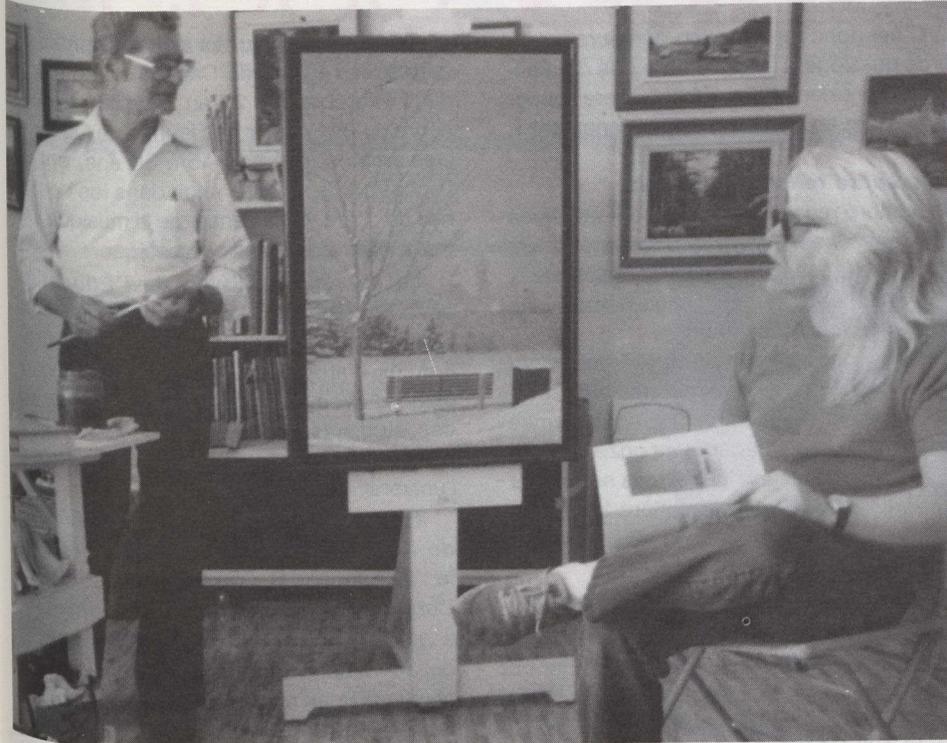


L'art, quelquefois une histoire de famille



Le père et le fils, à côté de la sérigraphie intitulée *Banc de parc*, ont vu leur existence artistique changer, en 1975, lorsqu'ils commencèrent à adapter certaines œuvres à la sérigraphie.

Il y a entre le sérigraphe-peintre, Benoît Pronovost, et son fils, le sérigraphe-photographe, Robert Pronovost, une complicité qui dépasse celle qui existe entre un père et un fils. La camaraderie qui les unit présente la particularité d'être extrêmement productive depuis plus d'une douzaine d'années. La dernière preuve de cette union à la fois amicale et artistique s'est manifestée sous la forme d'une exposition conjointe qui a eu lieu récemment à Hull (Québec).

Benoît et Robert Pronovost ont un nouveau studio qu'ils ont acquis en 1981. Il s'agit d'un atelier que les deux hommes ont mis un an à concevoir, reconstruire et rénover avec l'aide de quelques amis.

Ils n'avaient que l'embaras du choix quant à savoir quelles œuvres ils présenteraient au public. Bien sûr, la sérigraphie *Banc de parc*, qui a exigé six mois de travail, serait exposée parmi d'autres sérigraphies du père et du fils. Pronovost père est sérigraphe depuis 35 ans et son fils, depuis environ un tiers de cette période. Si ce dernier a profité de l'expérience du premier, il n'en a pas moins développé son propre style. Aussi, Robert Pronovost s'exprime-t-il également par la photographie : ses portraits vont plus loin que l'image présentée et certaines scènes dépassent les limites du cadre. Son père a poussé sa recherche en sérigraphie en abordant la peinture vers 1977.

C'est donc un mariage de peintures,

sérigraphies et photographies que les deux artistes ont choisi de présenter au public.

La sérigraphie est un procédé d'impression qui nécessite l'utilisation d'un écran de soie et d'une raclette.

Robert Pronovost préfère, quant à lui, appeler la raclette, le « squeegee » (prononcer « squigi ») à cause du son produit lors de l'instrument glisse sur l'écran de soie. C'est en fait une onomatopée.

Benoît Pronovost explique que, depuis longtemps, lui et son fils ne travaillent plus avec des écrans de soie véritable. Ils préfèrent des fibres comme le nylon à cause du meilleur rendement qu'il procure.

Selon lui, autrefois, il pouvait y avoir une différence de 7,5 mm de chaque côté de l'écran parce que la soie s'était étirée avec le temps. Il s'ensuivait une perte de temps considérable lorsqu'il fallait recommencer tout le travail de base.

Dans le cas de la sérigraphie, le temps est un élément très précieux. Les Pronovost ne refusent guère de l'investir pour une œuvre dans laquelle ils ont foi.

La sérigraphie intitulée *Banc de parc*, n'en est qu'un exemple très flagrant. Une autre sérigraphie, celle d'une peinture d'Henri Masson, *Les enfants de cœur*, est une œuvre qui a nécessité des semaines de labeur et d'ingéniosité à cause des 45 couleurs différentes. De plus, les deux artistes ont dû rencontrer l'artiste-

peintre à trois reprises pour s'assurer que celui-ci était satisfait.

Chacune des 45 couleurs a nécessité un stencil à part. Si l'on tire à 135 exemplaires, cela signifie 45 impressions de couleurs différentes multipliées par le nombre d'exemplaires voulus. Ceci ne tient pas compte de la reconstitution — ce n'est pas de la copie que l'on fait — de l'image et des teintes afin qu'elles s'apparentent le plus à l'original.

Benoît et Robert Pronovost

Benoît Pronovost naquit à Trois-Rivières (Québec), il y a moins de 60 ans. Tisserand de métier, on le retrouve à Drummondville où naît Robert. En 1955, la famille Pronovost s'installe à Eastview (Ontario), aujourd'hui Vanier. Déjà à cette époque, Benoît s'intéressait à la sérigraphie.

Lorsqu'il eut 22 ans, Robert décida d'aller exercer son art avec son père.

Il fallut trois ans environ avant que père et fils trouvent un *modus vivendi*. Benoît voulait enseigner sa méthode à son fils et lui épargner du temps. Robert désirait trouver son style par ses erreurs. Petit à petit, le père et le fils trouvèrent un compromis qui leur a permis de travailler en étroite collaboration et, surtout, en toute amitié.

Prix français d'architecture : un Canadien reçoit la médaille d'or



Arthur Erickson

L'Académie d'architecture de Paris a décerné sa grande médaille d'or 1984 à l'architecte canadien, Arthur Erickson, qui travaille actuellement à la réalisation de grands projets urbains à Toronto, Seattle (États-Unis) et Osaka (Japon).

En remettant sa médaille d'or à M. Erickson, l'Académie d'architecture souhaite faire connaître en France une œuvre importante « marquée par l'intégration à la nature environnante et la mise en valeur rigoureuse des matériaux ».

Originaire de Vancouver, M. Erickson a déjà construit de nombreux bâtiments au Canada ainsi qu'au Moyen-Orient.

Parmi ses principales réalisations, figurent l'université Simon Fraser de Vancouver, la résidence du Premier ministre canadien, à Ottawa, l'aménagement du centre de Vancouver et le pavillon canadien à l'exposition d'Osaka. M. Erickson avait aussi participé au concours visant la création du Centre culturel Beaubourg à Paris.